

Un solitaire. La vie et l'art de René Richard

Simone CHAPUT

Volume 30, numéro 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052460ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052460ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

CHAPUT, S. (2018). Un solitaire. La vie et l'art de René Richard. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 325–332. <https://doi.org/10.7202/1052460ar>

Un solitaire. La vie et l'art de René Richard

Simone CHAPUT

C'est un fait curieux¹ que le tout premier artiste qui ait dépeint le Grand Nord canadien «comme il devait l'être»² passe aussi inaperçu dans le Canada anglophone. Au Québec et dans certaines régions du Nord, la vie de René Richard est devenue légendaire. Les récits des exploits de «Slim», surnom anglais que Richard devait à sa silhouette mince, souple et élancée comme celle d'un roseau, surgissent de toutes parts, un peu comme les esquisses et les peintures qu'il échangeait contre du matériel ou qu'il laissait comme gage de reconnaissance dans les cabanes des trappeurs un peu partout dans le Nord. Ils étaient rares, ces robustes Européens qui flanquaient leurs fourrures sur les comptoirs de la compagnie Révillon Frères, qui plus est, en échange de papier et de peinture, ou qui posaient des pièges pour payer un trajet vers l'Europe en vue d'y suivre des cours d'art à Paris. Mais c'était le cas de Richard. Pour cette seule raison, il tient déjà une place unique parmi les trappeurs et les bûcherons du Nord. L'histoire de sa vie légendaire ne doit pas éclipser l'importance des peintures, esquisses, fusains et lithographies qu'il nous a laissés et qui dépeignent les us et coutumes nordiques et autochtones. C'est cet héritage-là qui donne à Richard le grand honneur de porter le titre de grand peintre du Nord canadien.

Clarence Gagnon s'est révélé très perspicace en insistant pour que Richard quitte les rues peuplées de Paris et s'en aille peindre dans les montagnes. Il avait intuitivement perçu en Richard cet esprit sauvage, cette âme façonnée par le paysage indompté de la région de Cold Lake dans le nord de l'Alberta. Né à La Chaux-de-Fonds en Suisse en 1895, Richard avait immigré au Canada avec sa famille au tout début du siècle. Il avait, dans son enfance, appris à aimer la liberté et l'enivrement de la vie sauvage, et avait nourri ce rêve de devenir coureur de bois, au milieu de la beauté tranquille des forêts, des lacs et

des rivières. Mais, très vite, la chasse, la pêche, la trappe dans les vastes étendues sauvages du Nord ne lui suffirent plus: il commençait à ressentir le besoin de saisir la poésie du monde et de la nature dans ses esquisses.

En janvier 1927, Richard embarqua à bord du *De Grasse* à New York et prit la mer vers Paris et la Grande Chaumière, déterminé qu'il était à devenir artiste. Trois années de piégeage dans le delta du Mackenzie lui avaient fourni suffisamment d'argent pour payer son trajet. À Paris, Richard a été présenté à Clarence Gagnon, «le barde de la peinture du Québec rural» qui devint très vite son ami et son mentor. À cette époque, Gagnon travaillait aux illustrations de deux romans, *Maria Chapdelaine* et *Le grand silence blanc*; Richard fut impressionné par «l'éloquence graphique» de ses «chefs-d'œuvre miniatures». (Des années plus tard, Richard aussi serait sollicité pour illustrer *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard et *La montagne secrète*, de la célèbre auteure canadienne Gabrielle Roy. Pour illustrer ce conte allégorique, Richard a créé une série de lithographies et de dessins à l'encre, au fusain et au crayon: de rapides esquisses de trappeurs, de campements, d'Autochtones et de chiens de traîneau, faites de ces traits concis et audacieux qui le caractérisent. Au début de sa carrière déjà, et plus tard à l'Académie Colarossi à Paris, Richard s'était entraîné à tracer de rapides esquisses. Les dessins au trait qu'il allait réaliser plus tard dans son canot, ou pendant une pause lors d'un portage, serviraient d'ébauches pour les tableaux plus grands qu'il allait exécuter dans son studio.)

C'est sur le conseil de Gagnon que Richard partit d'abord en expédition dans les Alpes et en Haute-Savoie, en France, et finalement, de retour au Canada en 1930, pour dessiner. Après trois années d'exil, Richard se proposait de célébrer son retour de la civilisation par une audacieuse entreprise: descendre en canot le cours de la rivière Churchill à partir de la rivière Beaver, à environ seize kilomètres au nord-est de Cold Lake dans le nord de l'Alberta, jusqu'à son embouchure sur la baie d'Hudson. Par une journée chaude du mois d'août, il enfila de vieux vêtements confortables, prit son fusil, quelques provisions, une toile de tente et un matelas de fortune et partit pour les contrées sauvages dans un canot d'écorce de bouleau qu'il avait acheté pour vingt-cinq dollars dans un village autochtone.

Le 1^{er} septembre, après avoir payagé vers le nord pendant treize jours sans interruption, Richard arriva au premier grand lac sur la rivière Churchill, le lac Île-à-la-Crosse. Là, il fit la connaissance de deux trappeurs qui lui parlèrent des courants tumultueux et des 250 portages qui l'attendaient, mais sans le décourager pour autant. Il poursuivit jusqu'à Stanley Mission, où un agent de Révillon Frères l'hébergea pour la nuit et lui fournit une vieille carte incomplète de la région qu'il allait traverser. À Pelican Narrows, Richard remit, comme il allait le faire encore de nombreuses fois, un de ses dessins à un marchand en échange de son hospitalité. Ses esquisses allaient se révéler être une denrée précieuse dans le Nord: il pouvait les échanger contre de la nourriture ou les donner en cadeau; il pouvait même les vendre pour de l'argent liquide. Un officier de la GRC demanda à Richard de lui faire une esquisse du village de Pelican Narrows, et le paya trois dollars: Richard, enchanté, retourna immédiatement au commerce du village pour acheter du papier et des crayons de couleur. Quand il quitta le village, quelques jours plus tard, il lui restait encore un dollar soixante-quinze en poche.

En Saskatchewan, après une traversée ininterrompue du lac Beaver, Richard s'engagea avec son canot dans un plus petit lac, mais ne trouva pas le portage pour en sortir. Il cacha son canot, et, sans boussole, sans carte fiable, partit à pied pour Flin Flon, au Manitoba, à environ vingt-cinq kilomètres au sud. À la fin d'une longue journée de marche, il arriva au village et trouva une chambre d'hôtel pour un dollar. Le lendemain, il dépensait les soixante-quinze cents qui lui restaient pour un morceau de tarte et un café.

À Flin Flon, Richard rencontra Dick Demeriez, un ami avec qui il avait été trappeur dans le delta du Mackenzie. Il passa l'hiver 1930 à faire des esquisses près du feu dans le chalet de Dick ou à dessiner les personnages parfois colorés qui fréquentaient le pub du village. Un de ses sujets préférés était Louis Rass, un ancien prisonnier, condamné à perpétuité pour un meurtre qu'il n'avait pas commis et qui avait été libéré après quatorze ans d'emprisonnement. Dick remit à Richard, en échange du travail qu'il avait fait pendant l'été sur sa concession minière, le canot, de la nourriture et le matériel d'art dont il aurait besoin pour continuer son voyage jusqu'à la baie

d'Hudson. Deux semaines après son départ de Flin Flon, Richard se trouvait à Pukatawagan, sur la rivière Churchill, où un agent de la Compagnie de la baie d'Hudson l'hébergea. Richard se mit à dessiner les Autochtones qui vivaient près du poste. En le voyant rôder autour de leurs tentes avec son papier et son crayon, ils s'effrayèrent et le dénoncèrent au prêtre du village pour sorcellerie. Rassurés par le bon père, les Autochtones permirent bientôt à Richard d'entrer dans leurs tentes et de dessiner des esquisses de mères avec leurs enfants.

À nouveau sur la rivière Churchill, Slim rencontra Charley Dysart, un vieux coureur de bois qui remontait la rivière en canot. Quand Richard lui eut fait part de ses projets, Charley lui déclara qu'il était trop tard dans la saison pour voyager jusqu'à l'embouchure de la rivière: son canot était trop petit, il y avait trop de portages, l'eau était trop froide. Bref, il y avait là beaucoup trop de risques pour quelques esquisses. Charley déclara qu'il ne partirait pas tant que Slim ne lui aurait pas promis d'abandonner ce plan fou. Face à tant de détermination, Richard n'avait pas le choix: il fit demi-tour pour retourner à Flin Flon.

En février 1932, Richard s'installa pour une saison de piégeage et de chasse dans la région à l'est du lac Reindeer, le lac des 1 600 îles, à la frontière entre le Manitoba et la Saskatchewan. Lorsque le temps n'était pas clément, il passait son temps à travailler, il dessinait au crayon et peignait des huiles, allant même jusqu'à gratter de vieilles peintures pour en faire de nouvelles sur ses petits panneaux de bois. En juin, une fois le lac dégelé, il échangea son traîneau pour un canot et entreprit d'aller vendre ses fourrures au poste de traite de Révillon Frères. Une fois payées toutes les dettes accumulées à Island Falls l'automne précédent, il lui restait deux dollars en poche.

Cet été-là, Richard, muni de ses fournitures d'art qu'il avait récupérées au chalet de Dick, s'en alla à Kississing pour rendre visite à des amis autochtones à Sherridon. Après avoir passé l'été à peindre et à réaliser des esquisses, il retourna à Island Falls, l'automne venu, pour se préparer à un autre hiver de piégeage. En décembre, il avait accumulé vingt-cinq fourrures de renard et, en juin 1933, il avait gagné assez d'argent pour pouvoir retourner sur la rivière Churchill.

En route vers le nord, il arriva au lac Southern Indian en l'espace de quelques jours, puis, en continuant sur la Churchill, atteignit le lac Northern Indian. Bouleversé par la tristesse et l'hostilité de l'endroit, Richard peignit quelques esquisses d'une cabane perchée sur une colline et perdue dans une mer d'épinettes noires. Au fur et à mesure qu'il s'approchait de l'embouchure, les eaux tourbillonnantes devenaient de plus en plus dangereuses. En dépit du danger, Richard poursuivit sa route dans un paysage désert ponctué d'arbres nains, impatient d'atteindre la baie d'Hudson, plus de 350 kilomètres plus loin.

Au fur et à mesure qu'il descendait des rapides, naviguait à travers les tourbillons et les eaux agitées qu'il traversait d'une chute à l'autre, son canot, évidemment, avait menacé plusieurs fois de rendre l'âme. Les portages consécutifs et la lutte constante contre les rapides avaient fait des dégâts. La nuit, Richard, épuisé, dormait quelques heures avant de reprendre les rapides furieuses. Un matin d'août, il se réveilla avec une douleur lancinante dans le dos; déterminé qu'il était à arriver à destination, il se défit d'une partie de sa charge avant de continuer. Se restreignant au strict nécessaire, y compris, évidemment, ses esquisses et ses crayons, il rassembla un pantalon, des serviettes, des livres, des reproductions d'art et une partie de ses réserves de nourriture et en fit un ballot qu'il plaça sous un panneau sur lequel il inscrivit «Servez-vous». Serrant les dents, il vida deux bouteilles de liniment sur son dos et reprit la rivière.

Le tumulte des derniers rapides avant l'embouchure de la rivière finit par laisser place à des eaux plus calmes. Le canot glissait sur le courant, sans qu'il soit nécessaire de ramer, ce qui laissait les mains libres à Richard qui en profita pour tracer des esquisses. Les étranges arbres nains desséchés qui bordaient la berge de la rivière laissaient peu à peu place à des forêts vertes et denses qui s'élevaient le long des canyons et surplombaient des étendues d'eau calmes et limpides. Puis, à mesure que la Churchill rejoignait la baie d'Hudson, les marécages s'étendaient à l'embouchure de la rivière. Et enfin, alors que les eaux de la baie s'étendaient sous ses yeux, Slim ressentit un frisson de joie devant sa propre victoire. Vingt-quatre heures plus tard, il arrivait à Churchill, après avoir terminé la dernière étape d'un périlleux et merveilleux voyage de 1 600 kilomètres.

Toutes les versions de ce périple de René Richard jusqu'à la baie d'Hudson décrivent une avancée résolue à travers les grandes étendues sauvages du Grand Nord: il avait continué à avancer encore et encore, attiré par l'appel de l'inconnu et par le désir inassouvi de peindre. Richard trouvait de l'inspiration partout autour de lui: dans la beauté imposante des rives accidentées, dans les visages hâlés des hommes et des femmes qu'il voyait dans les missions et dans les campements autochtones, dans la désolation nue des villages du nord. Il avait dû constamment résister à la tentation de s'arrêter pour dessiner: si le coureur des bois sentait le vent d'hiver dans son dos, l'artiste regardait avec inquiétude diminuer son stock de peinture et de toiles. Et quand elles avaient disparu, ou quand l'argent manquait, quand Révillon Frères refusait une avance, Richard dessinait sur des morceaux de papier d'emballage brun ou sur des boîtes de carton. Dans plusieurs cas, ces toiles rudimentaires étaient recouvertes d'études de trappeurs, de prospecteurs, de canots et de chiens au recto comme au verso. Son existence comme artiste, aussi bien que son existence de trappeur dans les contrées sauvages, dépendaient de son ingéniosité et de sa capacité à improviser.

En dépit de nombreuses difficultés, l'aventure de Richard avait duré trois ans sur les rivières du Nord, à travers les étés torrides et les hivers maussades et impitoyables, et lui avait permis de produire une collection impressionnante d'esquisses et de dessins. Le voyage avait été une véritable odyssée: il avait fait des rencontres fortuites, avait frôlé la mort, et avait même vécu un bon nombre de moments d'extase avec les épiphanies que cela suppose. Il était devenu clair que Richard n'aurait d'autre choix que celui de passer le restant de ses jours à rendre témoignage de la beauté et de l'harmonie de la nature.

Par la suite, Richard s'installa de nouveau à Cold Lake où il habita quelques années dans une petite maison que sa mère lui avait prêtée et où il passa tout son temps à piéger et à peindre.

En 1936, Clarence Gagnon, qui était revenu au Canada, invita Richard à Montréal pour qu'il s'y consacre exclusivement à la peinture. Ce n'est que deux ans plus tard, après avoir travaillé comme garde-forestier dans la péninsule de Gaspé, que Richard fut en mesure de l'y rejoindre. Gagnon avait souvent parlé à Richard de l'arrière-pays sauvage de la région de Charlevoix

au Québec. Gagnon avait, jeune homme, visité le village de Baie-Saint-Paul, qui se situe dans une vallée à l'embouchure de la rivière du Gouffre dans la région de Charlevoix, et il avait été profondément impressionné par la lumière et le paysage exceptionnels qui s'y trouvaient. Il était retourné de nombreuses fois dans la région, même pendant les douze années où il avait vécu à Paris, pour se rendre dans l'arrière-pays et y peindre. Inspiré par la passion de Gagnon pour l'endroit, Richard visita Baie-Saint-Paul en 1940 et, comme de nombreux artistes avant lui, fut fasciné par la beauté du paysage. Il y resta, logé par les Cimon, des amis de Clarence Gagnon, qui bien vite l'adoptèrent comme un des leurs. À l'automne 1942, Richard, alors âgé de quarante-sept ans, épousa Blanche Cimon et s'installa définitivement à Baie-Saint-Paul où il vécut et peignit jusqu'à sa mort en 1982. Son amour du voyage et du silence, de la solitude des grands espaces l'amènèrent à entreprendre des expéditions dans l'arrière-pays de Charlevoix et vers le Nord jusqu'à la baie d'Ungava. Ces incursions donnèrent lieu à des tableaux et à des dessins qui eurent un succès immédiat et viscéral auprès du public: en vingt-cinq ans, Richard réalisa quarante-cinq expositions.

Aujourd'hui, on trouve ses tableaux dans les grands musées et galeries de tout le pays. La maison ancestrale des Cimon, vieille d'un siècle, dans laquelle Richard et sa femme vécurent quarante ans, est devenue une galerie d'art dans laquelle les visiteurs peuvent admirer les dessins et les tableaux de l'artiste, ainsi que ceux de ses amis parmi lesquels Clarence Gagnon et A.Y. Jackson — des artistes qui, comme lui, étaient passionnés de la grandeur sauvage de notre pays.

La région de Charlevoix a abrité beaucoup d'écrivains et d'artistes, parmi lesquels Gabrielle Roy qui passa de nombreuses heures à écouter les récits des aventures de Richard dans le Grand Nord. Le roman *La Montagne secrète* que Gabrielle Roy lui dédia décrit le voyage spirituel de l'artiste qui consacre sa vie à l'art et à la nature. C'est dans René Richard «peintre, trappeur, fervent du Grand Nord» que se trouve l'expression la plus complète et la plus authentique de cet idéal.

NOTES

1. Ce texte a été publié une première fois dans sa version originale en langue anglaise (Chaput, 1999/2000). Il est ici republié dans sa version française. Que soient ici vivement remerciées l'auteure du texte et la revue *The Beaver*, lieu de la publication originale du texte, pour en avoir autorisé la republication; que soient également vivement remerciées Anne Sechin, professeure à l'École de traduction de l'Université de Saint-Boniface, pour avoir préparé la traduction en langue française du texte et Annette Saint-Pierre, présidente-fondatrice du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO), pour avoir porté ce texte à notre attention. Outre le souci de faire connaître davantage «la vie et l'art de René Richard», c'est sans doute l'écho que ce texte présente avec un autre texte, qui relate la rencontre à Paris, fictive, entre René Richard et Gabrielle Roy (Arcand, 2018), publié dans ce numéro spécial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* marquant les 40 ans du CEFCO qui est à l'origine de cette republication (celle-ci ne comprend pas les reproductions d'œuvres de René Richard qui accompagnaient la version originale et qui n'ont pas pu être reprises ici).
2. Clarence Gagnon, Lettre à Jean-Paul Richard, père de René, 1928.

BIBLIOGRAPHIE

- ARCAND, Tatiana (2018) «Le don du regard», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 30, n° 2, p. 307-323.
- CHAPUT, Simone (1999/2000) «Un solitaire. The Life and Art of René Richard», *The Beaver*, p. 40-45.